

Québec français

La fragilité de sa démesure

Madeleine Monette

La littérature américaine
Numéro 130, été 2003

URI : id.erudit.org/iderudit/55713ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN 0316-2052 (imprimé)
1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Monette, M. (2003). La fragilité de sa démesure. *Québec français*, (130), 43–44.

Tous droits réservés © Les Publications Québec français, 2003

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

Extraits de la communication inaugurale de la 31^e Rencontre québécoise internationale des écrivains, présentée par Madeleine Monette à Québec le 5 avril 2003. Le texte entier paraîtra sur le site web de la revue *Nuit blanche* et dans le numéro du mois d'août 2003 de la revue *Les écrits*.

11 septembre 2001. Photo © Peter Morgan/Reuter (Maclean's, 24 septembre 2001)

La fragilité de sa démesure

par Madeleine Monette*

L'attachement de New York à son chœur polyphonique de voix anonymes ou réputées, à sa littérature populaire considérée comme un grand art, et à sa grande littérature considérée comme un plaidoyer pour chacun.

Face à la dureté de la ville, au milieu de la férocité de ses transactions, sous les assauts savants de ses publicités comme sous la maîtrise d'une armée d'occupation, au cœur de cette centrale médiatique où les vies risquent de se décharner dans la futilité, devant les ratés souvent tragiques des services sociaux, les familles sans-abri qu'on songe à héberger sur des barges, les hordes d'enfants pris dans le dédale des foyers d'accueil ou des tribunaux, les immigrants illégaux vite initiés aux trahisons de la vie marchande, les artistes qui se gaspillent dans des emplois intérimaires... dans la conscience d'un présent trouble où semble se jouer le sort de la culture urbaine, on s'accroche à l'humanité des récits personnels, des abrégés de vie qui sont des oasis d'intimité, des miroirs tendres. Tandis que l'écriture s'accumule autour de zones illettrées, comme dirait Butor, la ville génère à foison des histoires vraies et fictives qui compensent sa rudesse, qui sont un gage que nous sommes sur la bonne voie, sinon sur la bonne planète.

Jamais cela n'est plus évident qu'après le 11 septembre 2001. Soudain, la ville doit rendre compte de milliers d'existences

interrompues, de milliers d'expériences de l'horreur, de deuils incalculables. Au milieu de l'accablement collectif, la profusion immédiate de récits atteste que ce moment historique est pour chacun une épreuve personnelle. Ce qui est arrivé ce matin-là, chair broyée et symbole écroulé, est arrivé à chaque New-Yorkais. Le récit prend une importance palpable et mesurable. Lorsqu'il fait la petite histoire des disparus, il aide les vivants à traverser l'abstraction de la mort, à affirmer l'individualité irréductible de chaque victime, mais il raconte aussi le charnier insensé. Comme dans cette rubrique pleine page du *New York Times*, intitulée « Portraits de deuil », qu'on imprime chaque jour pendant douze mois et qui réapparaît encore de temps à autre. Ces curieux portraits, esquissés à partir de mini-enquêtes journalistiques, se heurtent à leur façon aux limites du langage, ils exposent ce qui nous échappe de notre humanité, ils rendent manifeste le mensonge de la simplicité. Un peu comme le fait la littérature.

Pourtant, à peine retombée la poussière des débris, spectacle surréel de chutes grandioses cascades une seule et dernière fois, on se tourne vers les poètes et les romanciers. En écho à travers la ville, on fait revivre à faux les fameux vers de *September 1, 1939* de W. H. Auden, évoquant le jour où l'Allemagne envahit la Pologne : « L'odeur inqualifiable de la mort

offense la nuit de septembre ». De ces quelques mots, de cette seule image on tire sans doute le sentiment de n'avoir pas été éjecté hors de l'histoire et hors de soi, le sentiment de se retrouver dans du connu. Ou du déjà vécu.

Dans le vif des émotions, de nombreux artistes perdent temporairement leurs moyens, croient se découvrir inaptes ou hors de propos, mal fondés de peindre, de chorégrapier ou d'écrire. Neutralisés eux aussi par une douleur trop grande pour leur seul corps, atterrés par la tragédie qu'ils lisent sur tous les visages autour d'eux, ils se demandent comment ils peuvent se remettre à la tâche, poursuivre le roman commencé ou le tableau ébauché, revenir à leurs propres obsessions. Pour les artistes, la question de la nécessité et de la pertinence de leur travail se pose toujours, mais jusque-là le terrorisme n'était qu'une menace distante pour l'Amérique, et New York semblait imprenable. La donne ayant changé, ils doivent revisiter la question dans le tourment et le chaos, en écoutant le lent dénombrement des morts... Et je soupçonne que la guerre actuelle en Irak les détourne aussi d'eux-mêmes, que chaque jour la paralysie couve.

Peu à peu, en retrouvant leur centre et en refaisant leurs forces, les écrivains réaffirment la valeur de leur poursuite littéraire. Comment se désintéresserait-on des drames du quotidien par exemple, lorsqu'après l'attaque on est saisi par la banalité de l'instant suspendu à jamais, voyage en ascenseur, tasse de café et journal, premier appel de la journée ? Comment nierait-on le caractère indispensable du poème, du roman ou de la pièce de théâtre, lorsque nous vivons tous en grande partie dans notre imaginaire, et que nous ne sommes jamais plus près les uns des autres qu'en entrant dans une œuvre d'imagination ? Les théâtres de Londres ne sont-ils pas restés ouverts pendant le Blitz ? Certains auteurs invoquent l'effet curatif de l'art, d'autres, l'importance de la littérature qui nous ralentit, qui nous oblige à regarder en face la complexité du monde, qui donne forme à ce que nous comprenons à peine, en indiquant la voie d'une certaine clarté. D'autres encore font appel à la beauté du langage poétique, à sa vérité qui peut être une consolation même si elle ne justifie rien, même si le réconfort offert est difficile. « L'écriture était mon seul refuge, dit John Updike. Je suis un romancier, c'est ma contribution à l'ordre civil ». Ainsi chacun retourne à sa passion dans une ville qui a changé à jamais, soit en déviant de son parcours initial pour intégrer le choc du présent, soit en poursuivant sur sa lancée préalable, avec le sentiment que le trauma s'insinuera de toute façon dans l'écriture, que le souvenir du carnage sera au moins implicite dans toute fiction sur la ville, présent dans la pensée du texte.

À côté de ces écrivains qui ne peuvent sur le coup que s'arrêter, interdits et dévastés, il y en a d'autres qui se jettent dans l'action à leur manière, qui surfent la vague de l'actualité sans tarder, en se joignant à la masse innombrable des voix qui s'élèvent, à la foule des pèlerins du jour qui dressent des autels aux morts, qui créent des monuments commémoratifs spontanés ou improvisent des cérémonies de fortune, dans les rues et sur le Web. Ceux-là cèdent à l'urgence de témoigner, de saisir l'instant brûlant comme ils s'efforceraient de contenir des éclats d'obus, ils se racontent eux-mêmes à travers l'événement, ils cherchent à formuler leur douleur brute, à toucher le fond de l'empathie. Dans un dur chagrin d'avant le rêve ou dans une mer d'émotions

primales, ils recréent l'expérience d'une secousse inimaginable, où la ville paraît basculer. Où le destin du monde déjà cristallise.

L'inadéquation des mots est pénible, mais le besoin crée un torrent. Tout comme la construction d'un vaste hommage sans fin sur Internet, tout comme la prolifération de murales à travers la ville, cette prise de parole en bloc a quelque chose de poignant. Il reste que les discordances de la culture new-yorkaise, ses dissensions inhérentes et mêmes constitutives sont gommées, éteintes dans l'unanimité du moment. Dans une sorte de romantisme mêlé de propagande.

Avant peu, un cahier entier du *New York Times* offre des « méditations » d'écrivains sous le titre *The Fragile City*. Calmement la réflexion se joint au témoignage.

Mais la littérature et l'art sont plus que cela. Aussi liés qu'ils soient au théâtre des événements, à l'histoire ou à l'époque, à la civilisation où ils naissent, ils les débordent souvent ou les transcendent, dirais-je en m'inspirant de Malraux. C'est sans doute ce que suggère Robert Stone lorsqu'il dit que « les romanciers doivent se méfier de la contemporanéité », avis que partage le critique Ben Brantley selon qui les réactions immédiates des artistes aux grandes crises mondiales « tendent à être gênées par leur propre actualité ». Les œuvres à venir, sûrement tourmentées encore par les faits, n'offriront peut-être pas de consolations douces, comme cette sculpture d'Eric Fischl d'une femme culbutant en chute libre (*Woman Tumbling*), qui évoque les victimes tombées du haut des tours et que le public n'a pas pu supporter. Mais elles pourront prendre les risques de l'art loin des consensus, fabriquer une nouvelle mémoire des sensations, fracturer sans ciller l'humeur générale de ce mois de septembre, transformer l'expérience passée en conscience incertaine à la lumière plus ou moins dure du présent, admettre que nos systèmes de référence ont été ébranlés, oser déstabiliser ceux qui souffrent encore. Elles pourront s'élaborer autour d'une subjectivité, en s'éloignant de la chronique ou du cri. En misant sur une beauté que leur langage extraira parfois de la laideur.

En avril 2003, les écrivains sont de retour au travail depuis longtemps. [...] Dans les poèmes et les romans qui explorent New York du dedans, la ville tend à ouvrir sur le présent du monde, occidental d'abord mais pas seulement. Dans le contexte d'une culture urbaine qui se mondialise, cela tient à la fois de la métaphore et du fait littéral. Mais on peut s'attendre à ce que désormais se profile aussi dans les textes une image étrangère de New York, celle qu'on se fait d'elle dans d'autres régions du monde, sur une carte géopolitique soudain aussi présente à l'esprit que le plan du métro.

Par ailleurs, comme les architectes de Ground Zero, les écrivains savent que New York exige plus que jamais des idées neuves sur notre humanité, sur l'avenir des villes, sur l'histoire et la mémoire, sur les atrocités des temps modernes, sur l'optimisme indifférent et l'inégalité barbare, en affirmant aussi une fois de plus la nécessité de l'art. Et du poème. [...].

* Écrivaine, auteure du *Double suspect* (Quinze, 1980), prix Robert-Cliche (1980), *Petites violences* (Quinze, 1982), *Amandes et melon*, (L'Hexagone, 1991) et *La femme furieuse* (L'Hexagone, 1997)